

envoie copie au Roi ¹. — Il espère que les états généraux ouvriront enfin les yeux sur les desseins ambitieux des Français. — Le traité que les Suédois viennent de faire avec le roi de Danemark doit encore être un motif pour eux de s'arranger avec le Roi, puisqu'ils ont à craindre que la Suède ne vise à dominer entièrement dans la mer Baltique.

Fol. 118-119. Au Roi, même date. — Les Français déclarent ouvertement qu'ils ne veulent ni trêve ni suspension d'armes, mais une paix au moyen de laquelle ils demeurent en possession de tout ce qu'ils possèdent; et ils veulent encore que le *tyran* de Portugal ² soit compris dans le traité.

Fol. 114-117. Au Roi, Munster, 14 octobre 1645. — Les médiateurs sont venus lui proposer de commencer l'ouvrage de la paix par l'Italie : il a répondu, d'accord avec les plénipotentiaires de l'Empereur, à cette proposition cauteleuse et évidemment suggérée par les Français. — Il se défie beaucoup de l'ambassadeur de Venise ³, qui a de fréquentes communications avec les Français. Le nonce ⁴ procède avec plus de droiture; mais il est dirigé par le Vénitien.

Fol. 87-89. Au Roi, Munster, 29 octobre 1645. — Les ambassadeurs de l'Empereur ont donné au duc de Longueville le titre d'*Altesse* : ce qui lui fait croire qu'ils ont envie de s'arranger avec les Français à tout prix. Ceux-ci ont voulu introduire dans le collège électoral qui s'est formé à Munster et à Osnabruck des députés de la landgravine ⁵ de Hesse, et les Suédois ont voulu, de leur côté, y faire entrer des députés du prince administrateur de l'archevêché de Magdebourg, protestant : mais ces deux propositions ont rencontré une opposition générale.

Fol. 77-80. Au Roi, Munster, même date. — Le marquis de Castel Rodrigo l'a informé des instances que lui ont faites les états de Brabant, pour qu'il envoyât traiter avec les Hollandais. — Les députés des états généraux se font toujours attendre. — Cette malheureuse campagne de

¹ L'objet de ces lettres était d'obtenir des Hollandais que le siège de la négociation ne fût pas établi à Munster.

² Jean IV, duc de Bragance, que les Portugais, en se soulevant en 1640 contre l'Espagne, avaient proclamé leur roi.

³ Aloisio Contarini.

⁴ Fabio Chigi, qui devint pape sous le nom d'Alexandre VII.

⁵ Amélie-Élisabeth de Hanau, veuve du landgrave Guillaume V.

Flandre a tout détruit; et, si le prince d'Orange achève l'entreprise de Hulst, comme on doit le craindre, son crédit et son autorité s'en augmenteront de beaucoup.

Fol. 73-74. Au Roi, Munster, même date. — Cette lettre roule entièrement sur la mauvaise intelligence qui régnait entre le président Roose et le conseiller Brun, et sur les injustices et les persécutions que celui-ci avait essuyées de la part du président, non-seulement dans ses affaires et ses intérêts, mais dans ceux de ses alliés et amis. Peñaranda dit de Brun qu'il possède de grandes qualités¹; qu'il est homme de beaucoup d'instruction, de jugement et d'entendement; qu'il sert le Roi avec infiniment de zèle; il ajoute que, selon lui, Brun, quoiqu'il soit bien employé à Munster, pourrait l'être très-utilement auprès de la personne du Roi. — « Quant au » président Roose, je dois dire à Votre Majesté que, dans le temps que » je fus à Bruxelles, je n'entendis personne d'aucun état ou profession » parler bien de lui, mais, au contraire, j'entendis tout le monde en parler » très-mal, et je crois que Votre Majesté ne pourrait faire chose qui donnât » plus de satisfaction à ces provinces et à ces vassaux et qui fût plus impor- » tante pour son service, que de le retirer de Bruxelles. »

Fol. 51-52. Au Roi, Munster, 3 novembre 1645. — D'après les avis reçus de la Haye, au moment où les députés des états généraux étaient prêts à partir pour Munster, leur départ a été suspendu à cause de points nouveaux que la province de Zélande a voulu faire introduire dans leurs instructions.

Fol. 26-38. Au Roi, Munster, 1^{er} décembre 1645. — Le comte de Trauttmandorff a fait aujourd'hui son entrée à Munster, sans cérémonie. Il est porteur de pouvoirs très-amplés de l'Empereur. Dans un entretien que Peñaranda a eu avec lui, Trauttmandorff a beaucoup insisté sur la nécessité de la paix, se servant de ces propres termes : « que l'Empereur se trou- » vait dans un tel état que quelquefois il n'y avait pas de quoi servir sa » table et celle de l'impératrice. » — D'après les dernières instructions envoyées au marquis de Castel Rodrigo, le Roi n'entendait céder, ni en Italie, ni en Espagne, ni en Flandre, ni en Bourgogne, aucune des places occupées par les Français, sinon par voie de mariage; il paraissait disposé

¹ « Grandes partes.... »

à donner les Pays-Bas en dot à l'infante, si on la mariait avec le roi de France. Peñaranda discourt longuement sur ce système; il doute que l'Empereur et l'Empire vissent de bon œil les Pays-Bas passer sous la domination de la France, etc. — Peñaranda engage le Roi à consentir des cessions quelconques: c'est le seul moyen d'arriver à la paix. Les plus grands princes se sont vus ainsi dans la nécessité de subir la loi du vainqueur.

Fol. 22. Au Roi, Munster, 2 décembre 1645. — Dans la visite que les Français ont faite au comte de Trauttmansdorff, il n'a pas traité le duc de Longueville d'*Altesse*, mais il lui a parlé à l'impersonnel.

Fol. 3-4. Au Roi, Munster, 19 décembre 1645. — Deux *camaradas* qu'il a envoyés en Hollande pour certaines affaires domestiques, lui ont rapporté des renseignements qui lui paraissent assez exacts sur les choses de ce pays. Le prince d'Orange gouverne tout et partout, excepté à Amsterdam. Les députés nommés pour le traité n'auront pouvoir de rien conclure, mais seulement d'entendre les propositions et d'en référer au prince et aux états. — Depuis la prise de Hulst, ceux de Hollande ont conçu de grandes inquiétudes, craignant que, si le prince s'empare d'Anvers, il n'y veuille faire passer le commerce, à l'avantage de ceux de Zélande, pour lesquels il a plus d'inclination et auxquels il est aussi plus obligé, comme cela est notoire. De là naît une rivalité entre les deux provinces, la Zélande désirant que l'on n'ouvre pas les négociations, et la Hollande désirant le contraire.

Q 62.

118. — Relacion de los sucesos de las armas de Su Magestad don Phelipe IV^o, nuestro señor, mandadas por el excelentissimo duque de Amalfi, governador general de sus dichas armas y exércitos en sus Estados de Flándes, de la campaña y año de 1645, siendo governador y theniente general de Su dicha Magestad en sus dichos Estados el excelentissimo señor marqués de Castel Rodrigo; dirigida á Su Magestad por JUAN ANTONIO VINCART, secretario de los avisos secretos de guerra (Relation des succès des armes de S. M. don Philippe IV, notre seigneur, commandées par le très-excellent duc d'Amalfi¹, gouverneur général de sesdites armes en ses États de Flandre, pendant la campagne de 1645, le très-excellent seigneur marquis de Castel Rodrigo étant gouverneur et lieutenant général de Sa dite Majesté en sesdits États; envoyée à Sa Majesté par JEAN-ANTOINE VINCART, secrétaire des avis secrets de guerre).

In-fol., pap., doré sur tr., cartonné, 131 feuillets.

Sur l'un des feuillets de garde il est écrit : *Para el ilustrissimo y excelentissimo señor marqués de Castel Rodrigo, governador y teniente general por Su Magestad en sus Estados de Flándes, etc.*

¹ Ottavio Piccolomini d'Aragon, duc d'Amalfi, chevalier de la Toison d'or.

Voici le précis de cette troisième Relation de Vincart :

Le Roi ayant envoyé aux Pays-Bas une provision de deniers, et les états, particulièrement le clergé, ayant aussi accordé toute l'assistance possible, le marquis de Castel Rodrigo, gouverneur général des Pays-Bas, et le duc d'Amalfi, gouverneur général des armes dans les mêmes provinces, s'occupèrent de rétablir l'armée. Ils donnèrent leurs soins d'abord à la remonte de la cavalerie, qui avait été abîmée dans les deux précédentes campagnes de Rocroi et de Gravelines : le marquis de Caracena, général de la cavalerie, et ses lieutenants, don Juan de Borja et don Pedro de Villamor, furent chargés de cet objet. Grâce à leur diligence, près de 5,000 soldats furent remontés en peu de temps.

L'infanterie, depuis la bataille de Rocroi, était aussi dans un état déplorable. Les mestres de camp et capitaines des Wallons, ainsi que les colonels et capitaines des régiments allemands, reçurent l'ordre de recruter, pour que leurs corps fussent complets au commencement de mai.

Le marquis de Castel Rodrigo et le duc d'Amalfi envoyèrent le lieutenant de mestre de camp général don Graviel de Toledo au duc de Lorraine, pour l'engager à venir joindre ses troupes à celles du Roi : ce que ce prince promit de faire. Le marquis fit de plus, avec le baron de Lamboy, général d'artillerie de l'Empereur, une convention par laquelle celui-ci s'obligea à lever, sous le nom du Roi, 8,000 hommes, savoir : dix régiments de cavalerie, cinq d'infanterie et deux de dragons.

En même temps le duc d'Amalfi appelait à Bruxelles les gouverneurs et commandants des places frontières, pour qu'ils lui rendissent compte de l'état de ces places. Il alla lui-même ensuite visiter celles sur lesquelles on supposait que l'ennemi avait des desseins, et particulièrement les nouvelles fortifications de Moerspui et de Moerbeke.

Vers cette époque arriva le courrier d'Espagne avec les grâces et mercedes faites par le Roi. Le comte d'Isembourg, qui, pour venir servir S. M., avait quitté ses seigneuries d'Allemagne, qui avait reçu plusieurs blessures à son service, était nommé premier chef des finances; le baron de Beck mestre de camp général; le comte de Fuensaldaña mestre de camp général de l'armée contre la France; le comte de Bucquoy général de l'artillerie, et, en récompense des grandissimes (*grandissimos*) services de son père, le Roi lui conservait le gouvernement du Hainaut et son régiment de

cavalerie. Le prince de Ligne était continué, de son consentement, dans la charge des hommes d'armes : ce seigneur avait fait déjà douze campagnes comme capitaine de cavalerie, mestre de camp d'infanterie et général des compagnies d'ordonnance. Le marquis de Sfondrato était nommé surintendant des gens de guerre de la province de Flandre avec patente de général d'artillerie. Le comte de Saint-Amour conservait la charge de général d'artillerie de l'armée contre la Hollande, sous les ordres du baron de Beck.

Le 8 mai les troupes levées par le baron de Lamboy et qui consistaient en soixante-trois compagnies de cavalerie, cinquante-trois d'infanterie et seize de dragons, furent passées en revue, près de Genappe, par le marquis de Caracena et le duc d'Amalfi. Il y avait là de six à sept mille hommes, et deux régiments d'infanterie devaient encore venir s'y joindre. Les deux seigneurs furent très-satisfaits de l'état de ces troupes, qui prêtèrent serment au Roi et à l'Empereur.

Cependant le duc d'Orléans étant revenu des bains du Bourbonnais, la reine mère tint, avec lui, le cardinal Mazarin et le prince de Condé, un conseil où il fut résolu qu'il se mettrait à la tête de l'armée de Flandre, ayant pour lieutenants généraux les maréchaux de France Gassion et Rantzau, et pour général de la cavalerie le duc de Guise. Cette résolution prise, la reine fit solliciter les états généraux et le prince d'Orange de se préparer à entrer en campagne pour le 4 juin.

Ce fut entre Amiens et Abbeville que le duc d'Orléans résolut de rassembler ses troupes. Le prince d'Orange, de son côté, dirigea son infanterie sur Dordrecht; sa cavalerie, sous les ordres de son fils, fila vers Bois-le-Duc.

Le duc d'Amalfi, qui observait ces mouvements, prit ses dispositions en conséquence. Il envoya vers Diest une partie de l'armée de Hollande et l'autre partie au pays de Waes. Il chargea le comte de Fuensaldaña de réunir près de Poperinghe les troupes destinées à résister aux Français. Il désigna, pour la même destination, le comte de Bucquoy avec l'artillerie, le prince de Ligne avec ses hommes d'armes et le régiment du comte de Bucquoy; il confia le commandement de la cavalerie de cette armée au lieutenant général don Pedro de Villamor.

Les troupes du baron de Lamboy allèrent prendre position à Pont-à-

Vendin. Le marquis Sfondrato fut envoyé à Bruges, pour résister aux tentatives que les Hollandais pourraient faire contre ce district.

Le prince d'Orange ayant dirigé son infanterie, sa cavalerie et son artillerie sur Rammekens en Zélande, et ce mouvement ne laissant pas de doute que ses desseins ne fussent contre la Flandre, le duc d'Amalfi donna ordre au baron de Beck, qui commandait les troupes en Brabant, de marcher vers la Flandre.

Toutes ces dispositions étant prises, le duc d'Amalfi quitta Bruxelles le 26 mai, accompagné du prince de Barbençon et des comtes Carlo Francisco et Ludovico Caprara, ses neveux. Il arriva le même jour à Ninove, le 27 à Audenarde, et le 28 à Menin, d'où il se rendit à Poperinghe. Après avoir conféré avec le comte de Fuensaldaña, il se porta en avant avec l'armée jusqu'à Cassel, où il donna ordre au baron de Lamboy d'aller le rejoindre. De Cassel il se rendit à Saint-Omer. Il visita ensuite Bergues, Linck et Mardyck.

Le duc d'Orléans vint, le 2 juin, se mettre à la tête de son armée, qui était rassemblée entre Amiens et Abbeville, et qui était forte d'environ 30,000 hommes. Il marcha jusqu'à Térouanne, et il envoya le maréchal Gassion, avec quelques troupes d'infanterie et de cavalerie, se porter entre Watten et Gravelines.

Après quelques mouvements des deux armées, les Français s'approchèrent du village de Looberghe, en intention de passer la rivière Colme. Le duc d'Amalfi rangea ses troupes en bataille sur la rive opposée, déterminé à mettre obstacle à ce dessein. L'ennemi établit une batterie de dix-sept pièces de canon, à laquelle le duc riposta par une autre batterie de vingt pièces. Dans cette circonstance le duc courut un grand danger. Il s'était approché de très-près, pour mieux juger de la position qu'occupait l'ennemi ; les Français, l'ayant reconnu à son panache rouge, dirigèrent contre lui le feu de quatre pièces de canon. Son écuyer, qui était derrière lui, voyant mettre le feu aux pièces, dit : « Ceci vient contre nous. » Le duc ne bougea point. L'écuyer alors se plaça devant lui, en le poussant de côté, et il reçut un boulet de canon, qui tua en même temps un artilleur et blessa un page du duc et un adjudant d'artillerie. Ce généreux serviteur, frappé à la jambe, mourut quelques jours après, au grand regret de toute l'armée.

Pendant trois jours on se canonna des deux côtés. Les Français, voulant faire un dernier effort, se présentèrent à un endroit où la rivière était moins profonde, pour la traverser; mais ils furent repoussés par les nôtres, avec une perte en tués et blessés de plus de 1,700 hommes.

Le maréchal Gassion demanda une suspension d'armes, pour enlever ses morts; le duc lui répondit qu'il vint les prendre avec toute son armée: ce qu'il ne fut pas tenté de faire. Dans la nuit les Français retournèrent à Watten. Le duc d'Amalfi continua d'occuper tous les postes qui dominaient la rivière Colme.

Le duc d'Orléans, s'étant vu frustré dans son attente à Looberghe, résolut de marcher avec toutes ses forces vers Cassel. Le baron de Lamboy, qui était dans ces parages, eut avec l'avant-garde des Français une escarmouche très-vive, dans laquelle il fit prisonniers le marquis de Warde et le comte de Moret, neveux du comte de Guébriant.

La marche des Français annonçait l'intention d'assiéger Béthune ou Ypres. Le duc d'Amalfi tint un conseil de guerre, où il appela le comte de Fuensaldaña, le comte de Bucquoy, le prince de Ligne et don Pedro de Villamor, afin de délibérer sur le point de savoir si l'on s'opposerait à leurs desseins. Il fut décidé qu'on suivrait l'ennemi, en laissant le baron de Wanghen avec son régiment et celui du mestre de camp Vander Laen, pour garder la Colme avec le canal entre Linck et Bourbourg. En conséquence le duc d'Amalfi marcha avec le gros de son armée vers Warhem.

Le duc d'Orléans voulut profiter de ce mouvement. Il avait laissé à Watten, outre la garnison ordinaire, les régiments de Piémont, Champagne et Navarre et celui de M. de Rambure. Il donna ordre au marquis de Villequier, gouverneur du Boulonais, de se trouver à Watten, au jour et à l'heure qu'il lui fixa, avec les gentilshommes et volontaires de ce pays et la moitié des garnisons des places, et d'exécuter l'entreprise qu'il lui communiquait. Cet officier, ayant réuni aux troupes qui le suivaient celles qu'il trouva à Watten, se mit en route dans la nuit du 17 juin, avec le plus grand secret, en intention de passer la rivière entre Linck et Bourbourg par le marais attenant à la cense Quaethove, où il n'y avait de chemin ni pour les hommes ni pour les chevaux. Les Français se jetèrent dans l'eau jusqu'à la tête, et ceux qui avaient passé élevèrent quelques retranche-

ments pour se défendre, sans qu'ils fussent entendus de ceux de Bourbourg et de Linck, sinon très-tard.

Aussitôt que le duc d'Amalfi reçut l'avis de cette entreprise, il courut vers l'endroit où les Français avaient débarqué avec une telle diligence et une telle colère¹ qu'il y arriva le premier de tous, suivi seulement de ses gardes. Le baron de Lamboy arriva peu après; puis don Antonio de la Cueva avec quelques corps de cavalerie, le comte de Fuensaldaña avec l'infanterie, et le comte de Bucquoy avec quelques pièces d'artillerie légère.

Les Français, attaqués vigoureusement par les troupes du Roi, commençaient à repasser le marais, lorsque le marquis de Gransey, gouverneur de Gravelines, arriva avec 600 hommes de cavalerie, et les força de faire volte-face jusqu'à l'arrivée de toute l'armée. Le duc n'en continua pas moins ses attaques: mais, comme les ennemis avaient l'avantage de leurs retranchements, il se vit obligé de battre en retraite. Dans cette affaire les Français perdirent 2,000 hommes. Les troupes du Roi eurent aussi beaucoup de morts et de blessés, et entre autres 17 hommes de la compagnie des gardes du duc.

Telle avait été l'ardeur du duc dans cette conjoncture, qu'il était resté deux jours sans manger ni boire ni dormir, étant à cheval de jour et de nuit.

N'ayant pu empêcher les ennemis de passer la Colme, le duc prit les dispositions nécessaires pour mettre obstacle à ce qu'ils entrassent plus avant dans le pays. Il disposa son armée le long du canal qui va de Bergues à Dunkerque, et la distribua en cinq divisions. Il prit son quartier à mi-chemin de Bergues à Dunkerque; le comte de Fuensaldaña, avec six régiments d'infanterie espagnole, italienne et bourguignonne, établit le sien aux faubourgs de Dunkerque; le comte de Bucquoy, avec l'artillerie, prit position à côté de la division du duc; la cavalerie, sous le commandement de D. Pedro de Villamor, entre le quartier du duc et la ville de Dunkerque; le prince de Ligne, avec ses hommes d'armes et le régiment du comte de Bucquoy, plus près de Dunkerque, à l'avant-garde de la cavalerie; le baron de Lamboy, entre le quartier de l'artillerie et la ville de Bergues, occupant,

¹ « ... Con tal priesa y cólera... »

avec son infanterie, sa cavalerie et ses dragons, un peu moins de la moitié du chemin de Bergues à Dunkerque.

Le duc ordonna en même temps d'élever une ligne de retranchements de Dunkerque à Bergues pour la défense de la rivière, et il fit entrer des munitions et des vivres dans Mardyck, Bourbourg et Linck.

Pendant que ces choses se passaient à la frontière de France, le prince d'Orange venait aussi d'entrer en campagne. Brederode, qui était à Rammekens, débarqua à la Philippine avec 7,000 fantassins et 30 compagnies de cavalerie; de là il marcha vers le nouveau canal et les fortifications nouvelles qui séparaient le Sas du pays de Waes. Ayant trouvé tous les points bien gardés par nos troupes, il alla tomber à l'improviste sur le fort de Wabbeke, occupé par le capitaine Hoefnagel, dont il s'empara, les soldats et les paysans qui s'y trouvaient et qui travaillaient à le fortifier n'ayant pas eu le temps de courir aux armes. Le comte de Mouscron accourut avec les gens qu'il put rassembler; le comte de Saint-Amour, général de l'artillerie, vint de son côté avec 200 Espagnols du régiment de don Estebán de Gamarra : mais leurs efforts pour chasser l'ennemi de ce poste furent infructueux; ses forces étaient trop considérables.

Le prince d'Orange, ayant appris ce qui venait de se passer, débarqua aussi, avec le gros de son armée, à la Philippine, et prit position à Zelzaete, d'où il pouvait donner la main à Brederode.

Pour que les Hollandais entrassent dans le pays de Waes, ils avaient un second canal à passer. Le baron de Beck prit ses mesures de manière à en défendre le passage. Brederode tenta alors de passer le canal de Moerbeke; mais il fut repoussé.

Cependant la supériorité des ennemis, qui comptaient plus de 20,000 hommes dans leurs rangs, inspirait aux généraux des craintes pour le pays de Waes. Ils envoyèrent au marquis de Castel Rodrigo, pour lui demander que le duc de Lorraine vint à leur secours. Les troupes de ce prince arrivaient en ce moment des bords de la Meuse. Il leur fit presser la marche et vint lui-même à Bruxelles conférer avec le marquis. Au lieu de les faire entrer dans le pays de Waes, comme le demandaient les généraux, il lui parut mieux de les poster entre Gand et Bruges, d'autant plus qu'ainsi il ne romprait pas directement la neutralité qu'il avait renouvelée précédemment. Il établit en conséquence son quartier général à Vinderhout.